**L’inscription de la figure du Noir dans *Les Passagers du vent[[1]](#footnote-2)* de François Bourgeon : histoire, discours, et tactiques de l’anti-esclavagisme à travers une bande dessinée française contemporaine.**

Achille-Fortuné MANFOUMBI MVE

Chercheur, Grilna-IRSH/CENAREST, Libreville.

**Résumé :**

Jusqu’au milieu du XXe S., le monde a connu un nombre important de conflits, ainsi que d’activités institutionnalisées tout aussi profondément douloureuses et humiliantes pour les peuples sur lesquelles elles se sont pratiquées. A l’image de la colonisation, et surtout de la traite négrière, qu’évoque le dessinateur français François Bourgeon dans sa bande dessinée *Les passagers du vent. Le comptoir de juda*. Il y revisite effectivement l’histoire de cet insoutenable commerce au XVIIIe S. dans la région de Ouidah au Bénin, en focalisant son discours et ses planches sur les Noirs ; les « esclavagisés » et leurs alliés anti-esclavagistes, nous permettant de mettre en relief le phénomène de déconstruction de l’européocentrisme durablement véhiculé par les esclavagistes. Il ressort une pédagogie du respect du Noir, que l’auteur nous semble inculquer en priorité à la jeunesse française et occidentale, à qui la férocité et l’impérialisme français des siècles passés sont souvent éludés.

**Mots clés :** Bande dessinée – Blanc – Déconstruction – Esclavage - Noir

**Abstract:**

Up to the middle of 19th century, the world has been through a couple of important conflicts, as well a institutionalized activities which have been equally deeply hurting and humiliating to people who have victims of these deeds. As colonization, and especially slave trade, remained by the French cartoonist François Bourgeon in his comics *Les passagers du vent. Le comptoir de juda*. He goes back through the history of this unbearable trade within the 18th century in the Ouidah region in Benin, by focusing his speech and his drawing boards on Black men; slavers and their anti-slavery allies, allow us to highlight the reshaping phenomenon of European centrism. The rise of pedagogy of respect towards Black man, the author inculcates to French youth to whom from imperialism is often eluded.

**Key words:** Black man – Comics – Deconstruction – Slavery – White man

**Introduction**

La traite négrière et son corollaire, l’esclavage, furent pratiqués dès la première moitié du XVIe S. et pendant trois siècles. Y compris au XVIIIe, le siècle des lumières. Siècle ayant mis un accent particulier sur l’usage de la raison et la promotion de la pensée. Laquelle devait sans cesse se déployer vers les plans supérieurs, vers les dimensions éthérées. Pour que la vie des hommes et des sociétés soit continuellement débarrassée de leurs laideurs morales et institutionnelles, manifestations dans une certaine mesure de l’instinct animal souvent tapi en l’être humain. Commerce lucratif et acclamé par les uns (les esclavagistes), commerce de la honte et conspué par les autres (les anti-esclavagistes), l’esclavagisme a polarisé très longuement et continue de polariser tout aussi vivement réflexions philosophiques et prédispositions légales. Dans tous les cas, il travaille ni plus ni moins à l’illustration de la barbarie humaine contre laquelle un pays comme la France (qui se réclame à corps et à cris d’être la « terre des droits de l’Homme ») semble tendre toute la vivacité de sa pratique sociale ainsi que son énergie politico-institutionnelle. Sans pour autant que ce fervent devoir d’humanisme intègre clairement et profondément les circuits du savoir (écoles, collèges, lycées, universités). La France ferait effectivement preuve d’un humanisme pragmatique en revisitant courageusement ces pans sombres de sa présence en Afrique, dans les manuels scolaires ou à visée pédagogique. Ce à quoi nous semble parvenir François Bourgeon à travers sa bande dessinée[[2]](#footnote-3) *Les Passagers du vent. Le Comptoir de Juda*, en déconstruisant la teneur fantasmatique ainsi que la tendance facile à l’anamorphose, à la déformation, souvent inflationniste[[3]](#footnote-4) dans ce genre de production, qu’elle soit documentaire ou fictionnelle.

Dans la même perspective, l’écrivain français de jeunesse nous parait s’inscrire dans une narration informative, voire à forte vocation moralement et intellectuellement édificatrice, conformément à l’objectif cardinal d’un genre littéraire de jeunesse. En cela, à travers les images et les textes agencés dans sa bande dessinée, il déporte son lectorat (encore en acquisition de quantité de valeurs) de la posture européo ou francocentriste[[4]](#footnote-5), consistant à porter un jugement de valeurs sur les « nègres » du royaume africain de Juda et leur roi Kpëngla, vers une relation ou une attitude de réciprocité. Grâce à laquelle la négresse-guerrière Aouan, porte à son tour un regard judicatoire[[5]](#footnote-6) dépréciatif sur la blanche (quoiqu’anti-esclavagiste) et téméraire Isabau de Roselande. C’est dire si notre objet d’analyse bouscule une représentation imaginaire et un code rhétorique du Noir et de l’Afrique durant la traite, jadis indécrottable. Une renégociation identitaire nègre participant naturellement à la reconsidération de nombre de poncifs et autres préjugés. Démarche imaginaire qui nous semble répondre à l’ardent désir de fraternité mondiale, ne pouvant se mettre durablement en place sans la réhabilitation de l’individu nègre par trop longtemps infantilisé, voire déshumanisé, animalisé.

Sur ce, nous recourons à la critique postcoloniale articulée par Jean-Marc Moura[[6]](#footnote-7), pour mettre en œuvre le point de vue des « esclavagisés », des dominés et leurs alliés les anti-esclavagistes, à partir desquels nous avons une autre version, le revers du phénomène de l’esclavage souvent évoqué à partir du point de vue des seuls esclavagistes, les dominateurs. Et qui en vérité, en dépit du dualisme, du manichéisme idéologique apparent sous fond d’antagonisme, sont bel et bien liés à ceux qu’ils tiennent pour profondément différents et inférieurs, par l’entremise de l’activité esclavagiste en tant que telle, au vue de la multiplicité d’interactions directes ou indirectes que ladite activité établit entre les deux pôles. C’est cette réversibilité idéologico-discursive et graphique à laquelle s’intéresse de façon préférentielle le présent propos. D’autant que l’optique de réflexion « postcoloniale », selon Jean-Marc Moura :

« Se réfère à des pratiques de lecture et d’écriture intéressés par les phénomènes de domination, et plus particulièrement par les stratégies de mise en évidence, d’analyse et d’esquive du fonctionnement binaire des idéologies impérialistes. »[[7]](#footnote-8)

1. **La décanonisation du discours de l’histoire de l’esclavage**

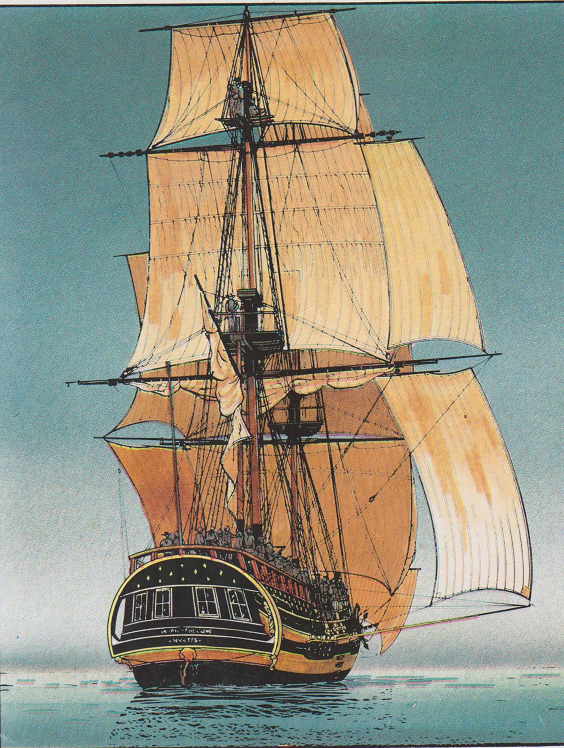
« Avant d’en arriver là dans le Nouveau Monde, ils sont déportés d’Afrique, après avoir été razziés, capturés, y compris dans les villages de fond de forêt, puis acheminés entravés jusqu’aux barracons ou esclaveries côtières de Gorée, Ouidah, Loango (…) »[[8]](#footnote-9)

Ces propos sont de Christiane Taubira, députée de Guyane à l’Assemblée nationale française, lorsqu’elle procède à la relecture de la multitude des codes servant à organiser la traite des Noirs. En effet, ces lignes nous semble d’une importance particulière, non pas en ce qu’elles sont porteuses de la meurtrissure ou de l’effroi qu’elles évoquent par rapport à cette parenthèse terrible de l’histoire du Noir, mais en tant qu’elles nous permettent de mettre en relief le contexte d’énonciation, les événements historiques à partir desquels se donnent à voir et à lire *Les Passagers du vent*. Et cela est d’autant plus judicieux que l’esclavage a eu lieu il y a bien longtemps, sans compter qu’elle est effectivement à ranger dans le registre des expressions d’un déshumanisme sans pareille. Tout comme elle constitue encore de nos jours une source intarissable de réprobations formulées par nombre de populations ou d’acteurs de champs divers, que son évocation contemporaine doit se faire de façon objective afin d’établir une certaine sérénité dans les relations entre les peuples noir et blanc. Ce qui passe par la reproduction dans la bande dessinée, d’une multitude d’éléments en relation avec l’architecture, le parler, le style vestimentaire, le tempérament des protagonistes, leur vision du monde et l’industrie marchande de la période de l’esclavage, afin d’en reconfigurer l’environnement. Et cela, en droite ligne de ce que recommande Jean-Marc Moura lorsqu’il affirme qu’ :

« Une étude poétique postcoloniale se concentre non sur la situation d’énonciation de l’œuvre, concept linguistique transféré au plan socio-historique, mais sur la situation d’énonciation que s’assigne l’œuvre elle-même (situation que l’œuvre présuppose et qu’en retour elle valide), et dont l’ensemble des signes déchiffrables dans l’œuvre peut être appelé scénographie. »[[9]](#footnote-10)

De fait, ainsi que le mentionne l’auteur lui-même, le royaume de Juda dont le roi est Kpëngla, tire sa représentation imagologique de l’ancienne esclaverie de Ouidah dont parle Christiane Taubira. Notre objet d’analyse retrace sans aucun doute la trajectoire maritime du vaisseau nommé « La Marie Caroline », ci-dessous représentée, un négrier nantais sous le commandement du capitaine Boisboeuf qui le réaffirme tout justement en ces termes :

« Je suis le capitaine Boisboeuf. Voici mes passagers et mon équipage (…) Nous menons notre senau au Golfe de Guinée pour charger son entrepôt de bons et solides esclaves » (François Bourgeon 13).



A ce qui nous paraît, le choix porté par le dessinateur français sur un sujet aussi sensible dans les relations stratégiques et diplomatiques contemporaines entre l’Afrique et l’Europe, nous semble relever d’un anticonformisme idéologique avérée. Du coup, à travers son capital textuel, discursif et graphique, l’on peut voir affleurer une déconstruction de la conception caricaturale et condescendante de la figure du Noir par le discours officiel franco-européen. De même, sur le plan intellectuel, s’imprime une restitution objective du contentieux historique entre le Noir et le Blanc. D’autant que, en traitant de ce pan de la traite négrière, qui montre clairement à quel point la France et d’autres pays de l’Europe de l’ouest (Portugal, Angleterre, Hollande etc.) furent en première ligne de l’infériorisation et de la spoliation de l’Afrique, François Bourgeon bat assez vigoureusement en brèches l’autonomie, l’espèce de « nous ne devons rien à personne » que ces anciens pays esclavagistes peuvent faire prévaloir depuis le XXe S. A en juger de nos jours, par l’étonnement durable manifesté par leurs tiers états (dont les partis politiques nationalistes d’extrême droite sont des porte étendards), quant à la présence sur leurs territoires des descendants des anciens pays colonisés, migrants-clochards des temps modernes, à la recherche d’un mieux vivre, d’un épanouissement pluriel qui n’existe pas chez eux.

En l’occurrence, l’explosion des aventures migratoires des jeunes africains se précipitant sur les berges européennes et françaises ces dernières années, semble se justifier par le droit de revendication ou d’exigence d’une dette esclavagiste lointaine et celle coloniale un peu plus récente. L’on peut voir ainsi se profiler une légitimité qui vient vigoureusement se juxtaposer, sinon se télescoper à un nationalisme superbe, voire xénophobe et bientôt raciste. Ce qui se manifeste par la table rase, la magistrale amnésie par trop durablement exprimée par le discours politique et les pratiques institutionnelle[[10]](#footnote-11) et pédagogico-scientifique françaises. Donnant lieu, pour ce qui est du traitement, de l’élaboration de l’histoire coloniale de France à insérer dans les programmes scolaires, à un scientisme idéologique qui postule de façon diffuse l’inexistence de tout lien de la France avec ses anciens territoires africains du Maghreb et de l’Afrique noire, qui furent et pourtant sous sa tutelle, sous ses quatriple joug politique, administratif, économique et religieux. Sans passer outre, bien entendu, les jougs[[11]](#footnote-12) physique et moral, tels que les partis pris réflexifs quasi subversifs d’un Pascal Blanchard ou d’un Nicolas Bancel l’illustrent, lorsqu’ils exhument sans complaisance les dégâts, la férocité de la colonisation française dont les conséquences s’évaluent tant sur les structures sociales que mentales des espaces et des individus sur lesquelles elle s’est déployée. De sorte que de nombreuses générations d’élèves, d’étudiants ou de jeunes français, sont absolument ignorantes de ces pans sombres mais à tout le moins historiques, de la construction de leur pays. Il en est de même des filiations aussi interlopes que coupables, que la France a pu jadis entretenir avec d’autres contrées et d’autres civilisations.

*A contrario*, les manifestations du nazisme hitlérien et allemand et ses conséquences pour le moins effroyables entre 1930 et 1950, sont froidement évoqués et tout aussi sereinement revisités par les systèmes scolaires français et allemand dans le cadre de manuels[[12]](#footnote-13) communs d’histoire. Pour leur part, les planches de la bande dessinée de François Bourgeon donnent clairement à voir et à lire la critique, voire la réprobation de cette écriture raturée, falsifiée, de l’histoire en question ici. Il s’agit en l’occurrence de l’idée selon laquelle l’Afrique n’existe que comme terre, gisement de richesses exploitables sans répit, et non comme espace où vivent des Hommes comme il en existe sur le continent européen. C’est Hoël, le compagnon de l’anti-esclavagiste Isabau de Roselande qui affirme certes avec désolation, mais avec franchise, cet état d’esprit de cette France esclavagiste :

Je m’en fous pas, Isa !... Je n’y croyais pas, c’est tout ! Qui voulez-vous faire pleurer sur le sort des esclaves ?... Il a déjà bien assez de sa propre misère, va ! Les nobles ?... Ils sont indifférents aux pauvres drilles qui crèvent de faim aux portes mêmes de leurs châteaux, alors… ! Veux-tu que je te dise ?... Pour tous ces gens-là, l’Afrique… ça n’existe pas ! (16)

Mais face à cette ignorance volontaire cultivée sur l’Afrique, alors qu’elle existe bel et bien, la protagoniste de la bande dessinée de François Bourgeon s’inscrit dans un processus ambitieux et généreux de formulation d’un contre discours, une contre idéologie, travaillant à faire valoir une écriture historique à l’endroit (exactement à l’encontre de la réflexion de Bernard Lugan[[13]](#footnote-14)). En cela, elle réaffirme effectivement l’existence de l’Afrique en mettant dans la foulée en relief l’identité psychologique des esclavagistes, pour lesquels l’Afrique est en même temps objet, quête et réalisation de tous les fantasmes pécuniaires et charnels, en raison de ses sources lucratives et sensuelles abondantes. Dans cette veine, elle prend le parti de démanteler la cécité feinte manifestée par l’idéologie esclavagiste. Ce qui se manifeste dans la bande dessinée par une perpétuelle démarche réflexive frontale d’Isabau de Roselande contre les figures représentatives de l’esclavagisme, à commencer par son propre compagnon, tel qu’il l’est fait état ici :

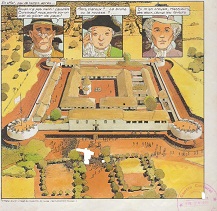
Les uns sont aveugles de naissance et les autres refusent d’ouvrir les yeux. Qu’adviendra-t-il si ceux qui voient clair s’interdisent de prendre la barre à l’approche de la tempête ? Le monde appartient à tous ceux qui y vivent Hoël ! Bon gré, mal gré, les profiteurs devront, un jour, se rendre à cette évidence ! (16)

En effet, la bande dessinée de François Bourgeon se veut le centre, la source d’émission d’un discours et d’un rapport aux Noirs humaniste. A ce propos, les planches sur lesquelles apparaissent pour la première fois les personnages noirs[[14]](#footnote-15), permettent d’observer une représentation graphique vraisemblable, assez fidèle des mensurations, des formes physiques et de la couleur de la peau des Africains. Ceux-ci bénéficient d’emblée d’un traitement littéraire (au sens de la littérature de jeunesse) bien plus avenant. Pouvant ainsi permettre aux jeunesses françaises, francophones et européennes pour lesquelles ces productions sont en priorité destinées, de se faire une idée méliorative, sinon objective des Hommes noires tel qu’il l’est représenté ci-dessous :



François Bourgeon ne lésine sur aucune stratégie, ni sur aucun support pour réhabiliter l’image, la figure du Noir. Il fut question précédemment de la bataille pour ainsi dire intellectuelle, discursive entreprise par la protagoniste, en sus de laquelle le dessinateur français déploie une architecture graphique favorable et bien plus loquace et convaincante que ne l’aurait fait un arsenal d’expressions discursive ou scripturale. D’autant que, et comme l’analyse assez finement Guy Rossatanga-Rignault[[15]](#footnote-16), aucune anthologie de propositions écrites, quelque soit leur justesse d’évocation et leur flamboyance, ne peut mieux rendre compte une représentation imaginaire ou une idée, qu’un dessin, dont les portées significatives sont souvent très clairement et très efficacement entrevues. En raison de sa capacité, et même sa facilité, à cerner le symbole par la médiation de l’image, qui permet l’exposition limpide de sa signification. Contrairement à la profusion d’acceptions qu’un écrit, qu’un capital textuel peut laisser sans cesse supposer, ainsi que le conforte Ludovic Obiang[[16]](#footnote-17) à la suite de Jean-Ziegler et Max Horkeimer. Pour lesquels il subsiste toujours une signification, une intentionnalité autre, objective, qui se démarque de l’intentionnalité subjective émise par un texte. En l’occurrence, l’attelage des textes de la bande dessinée de François Bourgeon ne rendent pas compte, ne décrivent pas la totalité de la vérité du Noir, contrairement aux dessins qui les représentent et par lesquels les lecteurs observent beaucoup plus clairement la quasi totalité de l’aspect physique de celui-ci.

De même, ce souci permanent de restitution fidèle de la rencontre multiséculaire de la France et l’Afrique par le biais du comptoir de Juda, gagne en inestimable valeur testimoniale lorsqu’il nous est mis en relief l’organisation administrative des comptoirs d’esclaves. Ces comptoirs sont effectivement en nombre important sur les côtes africaines au XVIIIe S. et puissamment financés par le « Roi de France » (François Bourgeon 22). Le comptoir de Juda est organisé de la façon suivante : « Olivier de Montaguère est le directeur du Fort, Louis Paul de Genest, son bras droit, Estienne de Viaroux, le teneur des livres. » (22).



Tel qu’on peut l’observer plus haut, les planches dévoilant les dispositions architecturales du comptoir, ainsi que l’organisation domestique et social des esclavagistes, mettent aussi en avant le faste et la surpuissance dont bénéficient ces citoyens français en territoire africain. Raison pour laquelle Christiane Taubira invite ses compatriotes métropolitains au devoir de mémoire et de vérité suivant :

« Expliquer la France, la construction de l’identité nationale, son histoire et son économie, sa géographie et sa sociologie, sa superbe et sa diplomatie, son avance dans les sciences tropicales, le fumet grandiloquent de sa parole lorsqu’elle s’adresse au monde sans considérer ses trois siècles de présence au monde, c’est écarter un précieux matériau et mal comprendre la présence du monde sur son territoire, l’influence du monde sur ses lois et ses débats, sa persévérance notoriété et son rayonnement dans l’imaginaire universel. » (Christiane Taubira XXXVIII).

**2- Le déploiement des tactiques, des actions anti-esclavagistes**

En dehors du démantèlement du discours et de l’exagération ou de la déformation graphique dont l’histoire de l’Afrique est à l’occasion l’objet par la pensée française et occidentale comme on peut le relever par exemple dans la bande dessinée d’un Jean-Pierre Duffour[[17]](#footnote-18) , le démantèlement de l’organisation et la logistique esclavagistes sont aussi envisagées dans la bande dessinée de François Bourgeon. Ce qui se traduit dans le *Comptoir de Juda*, par un certain nombre de ruses, de stratagèmes narratifs et graphiques, permettant chaque fois à l’auteur de mettre en scène quelques personnages téméraires, en ferme opposition à la philosophie et à la pratique esclavagistes. Lesquelles ont effectivement très largement l’assentiment de la grande majorité des citoyens français composant l’équipage de la « Marie Caroline », ainsi que des équipages d’autres pays européens qui se ruent inlassablement sur les côtes du territoire de juda. En effet, nous apprend un esclavagiste :

Ici l’on est avant tout blanc ou noir… Riche ou pauvre… Libre ou esclave !... Vous serez peut-être étonné d’apprendre qu’à Juda, Anglais, Français et Portugais soupent deux ou trois fois par mois à la même table. (17).

Cela est d’autant plus vrai que le manichéisme et l’état d’esprit profondément raciste[[18]](#footnote-19) ambiants, en nous en tenant au décryptage de la notion, qu’effectue Dominique Colas, laissent effectivement exploser une rhétorique du rabaissement, de la minoration, de la chosification des figures du Noir et du continent africain. Au point qu’il est possible, en échange de n’importe quel produit et même lorsqu’il peut être nocif pour la santé, de s’assurer la permissivité des frontières de l’Afrique ainsi que l’exploitation de tout ce qu’elle peut regorger de précieux.

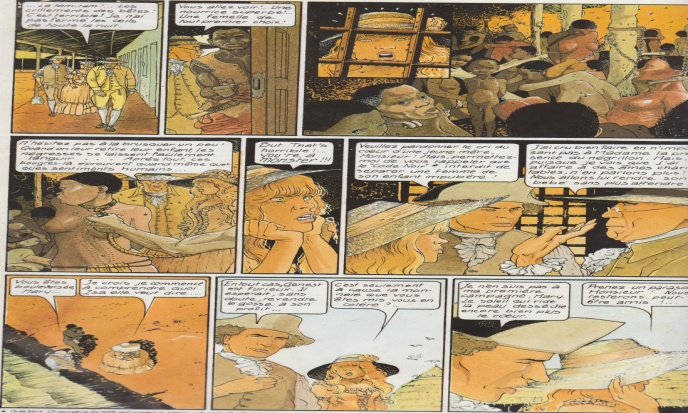
A l’image du tabac de mauvaise qualité que le commandant Boisboeuf promet de se procurer en grande quantité afin que son commerce abject ne s’estompe point. Il s’ouvre lui-même de son cynisme et sa cupidité en ces termes : « (…) Les nègres de la côte-des-esclaves sont devenus si friands de ce vilain tabac que je vais m’en procurer quelque 300 rôles pour aider mon négoce ! » (13). Une vision des choses et un projet qui ont la particularité de révulser Isabau de Roselande, le seul esprit humaniste présent dans ce vaisseau infernal. Aussi, à ses risques et périls, s’élance-t-elle dans une minutieuse et fastidieuse entreprise, consistant en l’écriture quotidienne d’un journal qui comporte ainsi des notes traitant des faits observés et des commentaires pouvant « aider les abolitionnistes comme Saint-Quentin à mener leur combat. » (15-16). D’autant que pour elle : «  Du tabac contre des vies humaines… Quelle dérision ! » (13).

La ferme volonté de l’humaniste, de l’anti-esclavagiste Isabau de Roselande de parasiter dans un premier temps l’achat, puis dans un second la vente des Africains ici, ne va pas demeurer dans le seul cadre intimiste et symbolique du recensement régulier des abominations commises par ses concitoyens. Davantage, à la moitié de la bande dessinée (p.28) l’on peut voir se distiller progressivement dans les planches, des actions anti-esclavagistes frontales. A l’instar du ridicule dont elle couvre clairement son soupirant, Le Teneur de livres Estienne Viaroux, qui ne manquent jamais d’idées ténébreuses et de propos racistes à la bouche comme le montre l’échange qui suit :

 - Nous voici en plein marché. Tout ce grouillement… j’espère que vous n’êtes pas incommodée par l’odeur ?

* Rassurez-vous, Monsieur ! Votre parfum est bien un peu violent mais on finit par y penser ! (28).

De fait, à mesure que la protagoniste de François Bourgeon s’instruit avec précision des traitements inhumains dont sont l’objet les autochtones de juda, à l’image des femmes et des mères que l’on peut séparer de leurs nourrissons sans remords, pour les envoyer de force au service des femmes blanches des esclavagistes ainsi que le donne à voir certaines planches de la page 26 ci-dessous, son combat contre la traite négrière et ses acteurs s’intensifie.



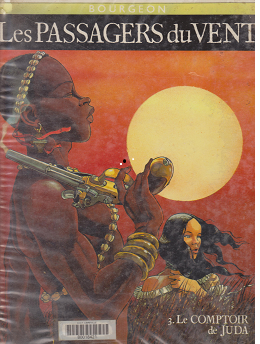
Dans cette veine, elle n’épargne même pas son propre compagnon Hoël qu’elle juge par trop tiède sinon totalement insensible, face à une cause qui mérite d’être défendue spontanément, voire aveuglément ! Mais celui-ci ne comprenant pas encore que le clivage dont il est question ici ne se fait plus entre les aristocrates et les roturiers, conformément à la distinction sociale de mise au sein du royaume de France, plutôt entre anti-esclavagistes ou abolitionnistes et esclavagistes : Elle lui lance donc : « Parfaitement, Hoël ! Tu es ça (esclavagiste) ! Et tu seras toujours ça tant que les peuples n’auront pas enfin compris que le plus misérable d’entre les Noirs a incontestablement le même droit à la vie que le lus puissant des monarques ! » (30).

En ce sens, en l’absence d’une solidarité conjugale par rapport à son combat, Isabau de Roselande trouvera en l’Abbé Froissart, un vieil allié fin connaisseur du fonctionnement du comptoir d’esclaves et des populations de juda. Il n’y doit plus sa présence pour la mission évangélique qui lui a autrefois été assignée, aujourd’hui « rompue » (37). Mais eu égard à la sensibilité, à la proximité affective désormais née vis-à-vis de ce peuple, jadis simplement source d’exotisme et visage humain du « bon sauvage » qu’il fallait purement et simplement civiliser. Il surgit effectivement dès la page 37, des planches du dessinateur français, un attelage anti-esclavagiste formé de « La Belle (mademoiselle Roselande) et L’Abbé (Froissart), pour découvrir et défaire les besognes douteuses, filandreuses de l’impassible Estienne Viaroux. Faisant des *Passagers du vent,* une bande dessinée qui, du mot de Jean-Marc Moura, « vise à se situer dans le monde »[[19]](#footnote-20), qui quête l’universalisme conformément à l’optique postcoloniale. En l’occurrence, l’on peut voir dans quelle mesure le voyage peut non seulement constitué une meilleure appréciation de l’altérité dont parle Francis Affergan[[20]](#footnote-21). Mais encore, à travers le voyage effectué par nos personnages anti-esclavagistes à juda, se joue la question de la co-naissance, de la redécouverte de soi et des autres et de « l’Ailleurs » par conséquent, si nous en croyons Micea Eliade[[21]](#footnote-22).

A côté de ces démantèlements effectués par les personnages anti-esclavagistes de par leurs actions, se juxtaposent des démantèlements de l’auteur quant à l’idéologie raciste. Notamment, lorsqu’il ruse avec l’esclave d’Estienne Viaroux, le nommé Sognigbé ; qu’il présente d’abord en situation de production discursive d’un français « petit nègre», par lequel bien d’auteurs de bandes dessinées européens francophones font parler leurs personnages noirs. De fait, Sognigbé reçoit une mission de son patron, lui demandant d’aller commander un poison pour précipiter le compagnon (atteint d’une forte fièvre) de son amoureuse Isabau de Roselande dans un profond coma: « Toi commander moi, mais pas vodoumô, patron ! Toi bien penser !... Plus facile appeler le mal que lui, après chasser (…) » (31). Mais la déconstruction étant au fondement du programme graphique et rhétorique des *Passagers du vent*, François Bourgeon nous présente par la suite son personnage noir (quoiqu’ esclave et en pleine expression tout justement de son statut d’esclave), au même niveau intellectuel (en matière d’usage de la langue française) que les esclavagistes, les Blancs. Ainsi que l’illustrent les planches ci-dessous, il dira donc à la bonne requise pour la propreté de la chambre dans laquelle le malade est interné, que : « C’est moi qui apporterai l’eau du blanc…Personne ne doit savoir !!! » (37). Les planches parlent d’elles-mêmes :



L’on peut apprécier la maîtrise convenable de la langue française, lisible par la conjugaison opportune de la première personne du futur, un savoir dont son maître ne soupçonne pas qu’il est dépositaire. Dans cette perspective déconstructrice, la planche de la page 50 présentant la guerrière Aouan en conversation avec Isabau de Roselande et qui est reprise et agrandie pour faire office de page de couverture, établit clairement une fierté, voire une supériorité féminine noire face à une femme blanche plutôt effarouchée. L’image type donnant à voir le renversement profond qui a lieu dans la bande dessinée de François Bourgeon et faisant apparaître certains personnages noirs comme désormais dépositaires de la puissance de feu, est celle de la page de la couverture sur laquelle la guerrière Aouan est munie d’un fusil encore fumant, laissant ainsi entrevoir toute la capacité de dissuasion que détiennent les esclavagisés.



C’est dire si le crayon de François Bourgeon est au service d’une posture avantageuse de la figure du Noir. Venant ainsi proposer « une image contraire » à ce que les productions de jeunesse françaises et européennes véhiculent souvent peu ou prou de raciste ou de discriminant, et que Ludovic Obiang[[22]](#footnote-23) perçoit malheureusement dans la bande dessinée du gabonais Pahé (en collaboration avec son producteur français Sti).

**Conclusion**

Tel un fil rouge, la nécessité de saborder la stature du commandeur, voire du « père » freudien[[23]](#footnote-24), dont s’est très profondément et très longuement prévalu la France et l’Europe, traverse aussi bien la production discursive que l’organisation, la composition graphique de François Bourgeon. A travers la lecture de sa bande dessinée, l’on peut faire ressortir un programme pédagogique pouvant s’inscrire dans le processus de réhabilitation de l’image du négro-africain, au même titre que le processus impérieux de déphantasmatisation de la jeunesse blanche qui pourrait malheureusement perdurer dans un système de croyances et de connaissances anachroniques et dangereuses. D’autant plus que nombre de ces ressorts idéologiques sur lesquels ont pu reposer la vivacité de l’ethnocentrisme français et européen, ont été fragilisés sinon clairement érodés par les ethnologues[[24]](#footnote-25) européens Léo Frobenius et Maurice Delafosse ; avec lesquels l’antériorité de la civilisation africaine est bel et bien avérée et dans laquelle la civilisation européenne peut naturellement extraire bien d’aspects culturels pertinents. Tel qu’il est laissé postulé par la bande dessinée qui vient d’être soumise à notre analyse, et qui nous a semblé répondre à l’écho audible dans la démarche ethnologique d’un Michel Leiris[[25]](#footnote-26) à savoir : « Liquider l’ethnocentrisme, faire admettre que chaque culture a sa valeur et qu’il n’en est aucune dont, sur certains points, une leçon ne puisse être tirée (…) ».

A côté de ce démantèlement, de cette déconstruction majeure, *Les Passagers du vent. ‘’ Le Comptoir de juda*, promeut avec une grande générosité et une stratégie textuelle et graphique éprouvée, une philosophie humaniste, un universalisme qui déborde largement du cadre des beaux discours et des bons sentiments, pour s’inscrire dans une praxis, des actions montrant qu’il n’existe point, du mot de Dominique Colas, « des races humaines » mais « une race humaine ». Et que si celle-ci est clivée, ce n’est certainement pas entre Blancs d’une part et Noirs d’autre part. Mais un clivage qui met en opposition, d’un côté ceux qui sont respectueux et sensibles à toute vie humaine, et de l’autre, les esclavagistes. Ceux qui sont convaincus de l’existence d’humains supérieurs, par rapports auxquels les autres devraient dès lors être soumis. Au motif d’une supposé infériorité, voire d’une animalité tout aussi phantasmatique. Mais, nous redit avec autorité Michel Leiris :

« L’Homme à l’état de nature est en vérité, une pure vue de l’esprit, car il se distingue de l’animal précisément en tant qu’il possède une culture dont même les espèces que nous considérons comme les plus proches de la notre sont privées, faute d’une intelligence symbolique suffisamment développée pour que puissent être élaborés des systèmes de signes tels que le langage articulé et fabriquer des outils qui, valorisés comme tels, sont conservés pour usage répété. »[[26]](#footnote-27)

**Eléments bibliographiques**

**Bandes dessinées, romans, récits**

Bourgeon F., *Les Passagers du vent*. Le Comptoir de Juda, Grenoble, Editions Glénat, 1988.

Bourgeon F., *Les Passagers du vent*. L’Heure du serpent, Grenoble, Editions, 1988.

Bourgeon F., *Les Passagers du vent*. La Fille sous la dunette, Grenoble, Editions Glénat, 1988.

Bourgeon F., *Les Passagers du vent*. Le Bois d’Ebène, Grenoble, Editions Glénat, 1988.

Couderc P., *Prince d’Ebène*, Paris, Editions de la Renaissance, 2003.

Duffour J-P., *La Vengeance du golem africain*, Toulouse, Editions de l’An II, 2002.

Warnauts, Raives, Vandam, *Kin’ La Belle*, Liège, Casterman, 1999.

**Ouvrages théoriques, critiques et généraux**

AFFERGAN F., *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987.

BANCEL N., *Cultures postcoloniales* 1961-2006 : traces et mémoires coloniales, Paris, Perrin, 1989.

BLANCHARD P., *Culture coloniale en France : De la République française à nos jours*, Paris, CNRS, 2006.

COLAS D., *Races et racisme. De Platon à Derrida*. ‘’ Anthologie critique, Paris, Plon, 2004.

Kesteloot L., *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala-AUF, 2001.

LEIRIS M., *Cinq études d’ethnologies*, Paris, Denoël, 1969.

Moura J-M., *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Puf, ‘’Quadrige’’, 2007.

TAUBIRA C., *Codes noirs*, Paris, Editions Dalloz, 2006.

**Articles**

ROSSATANGA-RIGNAULT G., « Lybek et Pahé : avant-garde intellectuel du Gabon ? » In *Créations littéraires et artistiques au Gabon. ‘’ Les Savoirs à l’œuvre*’’ (Sous la direction de Renombo S. et Mbondobari  S.», Libreville, Editions Raponda-Walker, 2009.

OBIANG L., « Le Dipoula de Sti et Pahé : un Titeuf mal noirci ? Endroit et envers de la Francophonie à travers une bande dessinée franco-gabonaise », In *Alternative francophone*, Vol. 1, n° 3, Mars 2011.

**Notice biobibliographique**

**Achille-Fortuné MANFOUMBI MVE** est Docteur NR en littérature générale et comparée (option littératures francophones) de l’Université Val-de-Marne Paris XII (actuelle Paris Est). Auteur de quelques articles dans des revues[[27]](#footnote-28) nationales telles que *Sciences Sud* ou *Itineris plus*, etdes ouvrages collectifs locaux : *Les écritures gabonaises. Histoire, thèmes et langues. Tome[[28]](#footnote-29) I, Gabon pluriel[[29]](#footnote-30), Le malentendu Schweitzer[[30]](#footnote-31),* *Littératures francophones et comparatisme. Hommage à Papa Samba Diop[[31]](#footnote-32)*; ainsi que des ouvrages extérieurs tels qu’*Utopie littéraire et création d’un nouveau monde[[32]](#footnote-33)* et *«*l’*Ouvrage collectif sur Mongo Béti »[[33]](#footnote-34)*. Il a co-coordonné le tome II de *Les écritures gabonaises. Histoire, thèmes et langue*. Il est Chargé de Recherches CAMES à l’Institut de Recherche en Sciences Humaines de Libreville (Groupe de Recherche sur l’Identité Littéraire Négro-Africaine, Grilna), IRSH-CENAREST, et enseigne les littératures, la théorie et la critique francophones à l’Université Omar Bongo.

1. Bourgeon (F), *Les Passagers du vent,* Grenoble, Editions Glénat, 1988. Ce titre renvoie en réalité à cinq aventures contenues dans cinq volumes. A partir de l’équipage de la ‘’ Marie Caroline’’, un vaisseau battant pavillon français, l’auteur entraîne en priorité les jeunes lecteurs à travers différentes mers, en suivant le schéma du commerce triangulaire des esclaves au XVIIIe S. Le volume qui nous sert d’objet d’analyse est le troisième et a pour titre *Le comptoir de Juda*. Le volume IV intitulé *L’Heure du serpent* en est la suite. Les autres volumes du cycle historique du producteur de jeunesse français ont pour titre : La *fille sous la dunette* (Volume I) et *Le Bois d’Ebène* (Volume V). [↑](#footnote-ref-2)
2. Genre majeur de la littérature de jeunesse. [↑](#footnote-ref-3)
3. Il n’y a qu’à parcourir une bande dessinée comme *Tintin au congo* pour se rendre compte de la représentation par trop déformée dont le Noir est l’objet, à l’image du personnage Oboulamatari aux lèvres énormes et à la noirceur indescriptible, en tout cas, sans commune mesure avec la réalité de la couleur de la peau noire*.* [↑](#footnote-ref-4)
4. « N’hésitez pas à la brusquer un peu ! Quand on leur retire leur enfant, les négresses se laisse facilement languir… Après tout, ces bougres-là éprouvent quand même quelques sentiments humains… » (p.26) [↑](#footnote-ref-5)
5. « Enfin, femmes blanches pas très belles ! Pas facile trouver autre homme si mari toi mourir (…) » (p.50) [↑](#footnote-ref-6)
6. Moura (J-M), *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Puf, 1ere édition Quadrige, 2007, p. 12-13. [↑](#footnote-ref-7)
7. Idem, p.11. [↑](#footnote-ref-8)
8. Taubira (C ), *Codes Noirs*, Paris, Editions Dalloz, 2006, p.XI. En signant l’introduction de la nouvelle édition de ce manuel datant du XVIIIe S. et qui retrace l’ensemble des interdictions et des obligations que devaient scrupuleusement respecter les Noirs, les esclaves, Taubira déploie une pédagogie citoyenne devant permettre à l’ensemble de ses compatriotes de découvrir avec courage tous les pans de l’histoire de leur pays (la France), à commencer par des épisodes aussi sombres que ceux de l’esclavage. [↑](#footnote-ref-9)
9. Moura (J-M), op. cit., p.121 [↑](#footnote-ref-10)
10. Il a fallu attendre seulement l’année 2001 pour que la date du « 8 Mai » soit retenue pour célébrer la mémoire des victimes de la Traite et de l’esclavage des Noirs. Alors que celles (les victimes) de la Shoah le sont depuis mathusalem. Il en est de même pour la Haute Autorité de Lutte contre les Discriminations qui n’est mise en place qu’en 2004. [↑](#footnote-ref-11)
11. La férocité de la colonisation française et blanche en Afrique sont effectivement mises en œuvre à travers des documents visuels et des volumes écrits. A l’image de : Blanchard (P), *Culture coloniale en France : De la République française à nos jours*, Paris, CNRS, 2006 ; Bancel (N), *Culture post-coloniale 1961-2006 : Traces et mémoires coloniales*, Paris, Hachette, 2006. [↑](#footnote-ref-12)
12. *Manuel d’histoire franco-allemand : de 1945 à nos jours*, Paris-Berlin, Nathan et Klett, 2006 (Volume I). Le deuxième volume, partant de 1845 à 1945 est paru à Berlin en 2008. Ces ouvrages destinés aux lycéens des classes de Terminales des deux pays. Ils ont été rédigés par une équipe d’enseignants français et allemands. Les objectifs qu’ils poursuivent sont mentionnés sur [www.education.gouv.fr](http://www.education.gouv.fr) . [↑](#footnote-ref-13)
13. Lugan (B), *Afrique, Histoire à l’endroit. ‘’ Vérités et légendes’’*, Paris, Perrin, 1989, p.127. L’auteur y affirme en effet dans le chapitre intitulé ‘’Quand les Noirs vendaient d’autres Noirs’’ que : « L’Esclavage a toujours existé en Afrique. Les marchés et le commerce des hommes également. Les Européens n’ont fait que détourner à leur profit une large part de cette pratique africaine traditionnelle. Mais la traite ne fut possible que parce que des Noirs capturaient d’autres Noirs. » [↑](#footnote-ref-14)
14. Les dix-sept piroguiers des deux pirogues de Juda louées par le capitaine Boisboeuf pour traverser avec quiétude « la barre de Juda », si ce n’est les pages 44-45 représentant la révolte d’un village pourvoyeur important d’esclaves. [↑](#footnote-ref-15)
15. Rossatanga-Rignault (G), « Lybek et Pahé : avant-garde intellectuel du Gabon ? » In *Créations littéraires et artistiques au Gabon. ‘’ Les Savoirs à l’œuvre’’* (Sous la direction de Steeve Renombo et Sylvère Mbondobari », Libreville, Editions Raponda-Walker, 2009, p. 13. [↑](#footnote-ref-16)
16. Obiang (L) « Le *Dipoula* de Sti et Pahé : un *Titeuf* mal noirci ? Endroit et envers de la Francophonie à travers une bande dessinée franco-gabonaise », In *Alternative francophone*, Vol. 1, n° 3, Mars 2011, p.07. [↑](#footnote-ref-17)
17. Duffour (J-P), *La Vengeance du golem africain*, Toulouse, Edition de l’An II, 2002. L’Africain y est d’une noirceur incroyable, invraisemblable, inhumaine. [↑](#footnote-ref-18)
18. Dominique Colas, *Races et racismes de Platon à Derrida*. ‘’Anthologie critique’’, Paris, Plon, 2004, p.10 ; « race change de sens si, à propos des hommes, il est employé au singulier ou au pluriel. Parler de la ‘’race humaine’’ ne conduit pas au racisme, au contraire, puisque l’utilisation du singulier s’oppose à l’idée d’une multiplicité de groupes particularisés et hiérarchisés. Mais dès lors qu’on va parler ‘’des races’’ au pluriel, s’introduit non seulement la possibilité de les distinguer, mais de les classer du bon au mauvais. Ainsi, si l’affirmation qu’il existe une race humaine va à l’encontre du racisme, la croyance en une pluralité des races (ce qu’on peut appeler une conception raciale) conduit souvent à une théorie ‘’raciste’’ : de la différence on passe facilement à l’inégalité. » [↑](#footnote-ref-19)
19. Moura (J-M), op. cit. p.123 [↑](#footnote-ref-20)
20. Affergan (F), *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987, p.59-60. [↑](#footnote-ref-21)
21. Eliade (M), *Initiations, rites, sociétés secrètes*, Paris, Gallimard, 1959, p.61. [↑](#footnote-ref-22)
22. Obiang (L), op. cit. , p. 08 ; « Le danger est que le Gabon se réduise longtemps pour ces enfants (blancs) à une représentation dévalorisante de l’Afrique, représentation à laquelle ils sont, à en croire le sociologue Pape Ndiaye, plus ou moins préparés par les mécanismes d’un long et profond processus de discrimination raciale. » [↑](#footnote-ref-23)
23. Chez Freud, l’image du père est sous-tendue à la possession du pouvoir, de l’argent, de l’amour des femmes etc. Il faut donc que le fils commette un parricide s’il veut prendre la place du père. [↑](#footnote-ref-24)
24. Cité par Kesteloot (L), *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala-AUF, 2001, p. 85-93. Il s’agit des travaux suivants : Maurice Delafosse, *Les Nègres*, Paris, Rieder, 1927 ; Frobenius (L), *Histoire de la civilisation africaine*, Paris, Gallimard, 1936 (3e édition dans sa traduction française). [↑](#footnote-ref-25)
25. Michel (L), *Cinq études ethnologiques*, Paris, Denoël, 1969, p.06. [↑](#footnote-ref-26)
26. Idem, p.36. [↑](#footnote-ref-27)
27. Dont la rédaction et la publication sont dirigées par Ludovic OBIANG. Directeur de Recherches CAMES à l’IRSH-CENAREST, Libreville. Professeur à l’Université Omar Bongo et à l’Ecole Normale Supérieure de Libreville. HDR de l’Université de Limoges. [↑](#footnote-ref-28)
28. Yaoundé, Editions CLE, 2009. [↑](#footnote-ref-29)
29. Libreville, Editions ODEM, 2013. [↑](#footnote-ref-30)
30. Paris, L’Harmattan, 2014. [↑](#footnote-ref-31)
31. Libreville, Editions ODEM, 2014. [↑](#footnote-ref-32)
32. Paris, L’Harmattan, 2012. [↑](#footnote-ref-33)
33. En cours de parution, Université de Cocody Abidjan, Département de Lettres Modernes. [↑](#footnote-ref-34)